

ROBERT GANZO

LANGAGE

poèmes

nrf

GALLIMARD

LANGAGE

DU MÊME AUTEUR

nrf

POÈMES (Orénoque, Lespugue, Rivière, Domaine).

LANGAGE.

ROBERT GANZO

LANGAGE

poèmes

nrf

GALLIMARD

3^e édition

Extrait de la publication

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1947.

*Nids blancs, vos oiseaux vont fleurir.
Vous éclatez sans bruit, sans ombre,
transparences jusqu'à faillir.
Un éveil intime balance
dans ses vapeurs, tout le silence
que ce présent peut contenir.*

*L'instant est de verre et de brume.
Quoi donc voudrait se laisser voir ?
Comme une voix déjà l'air tremble.
Sur tant d'océans sans écume,
de mers dormant dans leur miroir,
le ciel glisse comme un espoir.*

*Vous volerez, sentiers de plumes !
Terre, voici tes horizons ;
et toi, roulant dessous ces bagues,
confus — ainsi que rire ou pleurs,
à peine, au fond de chairs très vagues —
l'appel en feu de tes prisons.*

*Blancheurs faites de quels décombres ?
Forêts, blancheurs d'un même nombre
plein d'attente et d'essentiel ;
feuilles ; — tout est blancheur entre elles —
les vents n'ont pas livré leurs ailes
à votre longue nuit de gel.*

*Toi, paysage, une espérance
immobile, et rien : apparence
que le premier cri va saisir.
Sous ta fausse torpeur, écoute
la nuit ou l'instant en déroute
au bruit fermé de ton désir.*

*Une aurore entr'ouvre ses lèvres,
d'un Pôle à l'autre, avec lenteur.
C'est ici que tout va se dire.
L'espace brûle à ce sourire ;
et le ciel étonné déchire
les brasiers d'or de sa splendeur.*

*Rien encore : rumeurs d'abîmes
et des musiques à l'envers ;
envols aveugles vers des cimes ;
et, soudain, les gouffres sont verts
comme les eaux, comme les feuilles
saoules d'un ciel tout de travers.*

*Du vert le plus tendre au cri bleu,
comme un choc de gel et de feu,
ce cri, le premier de la terre ;
le cri des vents chauds et frileux
enchevêtrés parmi les mondes,
dans leurs gorges d'éther et d'onde.*

*Ce premier cri pour que du rose
soit rose, et de la brume, lys ;
et pour te mêler à ma joie,
perfection sauvage, idée,
bouche d'une enfance vidée
de lointains pourpres : orchidée.*

*Pour tous les sommeils abolis,
les bruissements, les frisselis
où vont des voiles renversées ;
et pour moi, sorcier, si j'entends
d'une âme nouvelle et savante,
ce cri qu'un tel silence invente.*

*Invente ! Il n'est fête perdue
au fond de ta mémoire. Invente
les noirs béants de ce portail,
l'ombre chaude à l'Equateur bue,
et la foudre en tes mains reçue,
ouverte comme un éventail.*

*Ce cri, qu'il délivre ma vie !
Mais avant d'être ainsi ravie
à son silence d'autrefois,
déjà ma chair pouvait t'entendre,
printemps tout en fleurs de chair tendre
dont quels reflets portaient la voix ?*

*Déjà, saisons des mots apprises
dans les chemins de vos rousseurs,
dans les glacis de tant d'émaux,
et dans les pleurs de vos nuits grises,
vous promulguiez — azur et brise —
la loi tremblante des ormeaux.*

*Bourgeons enceints de confidences ;
asiles récents des rameaux...
Plus loin que ce temps d'évidences
une autre extase est prisonnière
en un langage de poussière
où sont allés mourir des mots.*

*Tout crisse en moi. Je me suis pris
aux pièges de lueurs mouvantes ;
et je m'émerveillais des gerbes
éclatant partout en semis,
quand l'avril qui m'était promis
s'en vint avec des douceurs d'herbes.*

*La figue où brûle un feu de lune ;
l'amande au fond de sa rancune ;
— il m'a fallu nommer le fruit —
la femme enclose dans la mangue...
S'il tient des clartés en sa langue,
un nom, l'univers est construit.*

*Il m'a fallu nommer le geste
offert jusqu'à la révérence,
ce murmure comme un duvet.
Baisers épars d'une Science!
Qu'il connaisse une impatience,
un mot, et l'amour est défait.*

*Pèse en ton sang le poids d'un rêve ;
le suc en fête de la sève ;
ce qui s'ordonne en les débris ;
les fils cassés des avalanches,
ou l'envol de bouquets aux branches,
puisque les oiseaux ont fleuri.*

*Parle : et l'air tourne sur lui-même
hors du jour vide et du chaos ;
l'air tourne et parle et c'est l'écho
qui fait un sanglot du blasphème,
une voix de songe expirant
au secret d'un cristal suprême.*

*Vos liens sont dénoués, paroles,
mes étoiles aux ciels des yeux.
L'instant m'interroge et je peux,
titubant de pleurer à rire,
tenter enfin de dire au mieux
ce qui reste à jamais à dire.*

A Robert Goffin.

Quel berger mène ces troupeaux
ronnons de noirs hippocampes,
aux tièdes jardins où coraux
et fleurs brûlent comme des lampes ?

Mille grillons dans chaque oreille !
Mais au fond de cette rumeur,
un mot languissant appareille,
doux comme une enfant qui se meurt ;

et s'en vient, à travers la foule
des mots noyés que la pensée
dans ses vagues démentes roule,
roule et roule, jamais lassée,

se mêler ainsi quelque soir,
au scintillement de ce livre,
comme un signe que le miroir
surprend tout à coup et délivre.

Les dîners se font en courant
sur des nappes à perdre haleine.
L'écume brûle et le torrent
a pris la dernière phalène.

Un homme à l'eau, comme à genoux,
découvre sa fortune atteinte.
Mais l'homme se meurt. La nuit nous
berce tous deux dans son étreinte.

Et la nuit devient la forêt
où passe un indéfinissable
désir ancien, comme ferait
un vol lourd dans un ciel de sable.

Au Docteur Th. Alajouanine.

C'est l'heure : abolis-toi, mémoire.
Revenons à ces fonds marins
où le rêve ouvre des écrins
dans les dédales et la moire.

Pieuvres du sommeil. Tentacules
semant des éclats et des fleurs
dans mes yeux naufragés ; lueurs
vers l'autre bord des crépuscules.

*Invente ! Il n'est fête perdue
au fond de ta mémoire. Invente
les noirs béants de ce portail,
l'ombre chaude à l'Equateur bue,
et la foudre en tes mains reçue,
ouverte comme un éventail.*

*Ce cri, qu'il délivre ma vie !
Mais avant d'être ainsi ravie
à son silence d'autrefois,
déjà ma chair pouvait t'entendre,
printemps tout en fleurs de chair tendre
dont quels reflets portaient la voix ?*



POÉSIE

(Extrait du Catalogue)

GUILL. APOLLINAIRE

Alcools
Calligrammes
L'Enchanteur pourrissant

BERTRAND D'ASTORG

Quatre Élégies de Printemps

AUDIBERTI

Racé des Hommes
Des Tonnes de Semence
Toujours

LOUIS BRAUQUIER

Eau douce pour Navires

LOUIS CHADOURNE

Accords
(Préface de Benj. Crémieux)

GEORGES CHENNEVIÈRE

Œuvres Poétiques
(Préface de Jules Romains)

ROBERT DESNOS

Fortunes

PAUL ÉLUARD

Mourir de ne pas mourir
L'Amour la Poésie
Capitale de la Douleur
La Rose publique
Les Animaux et leurs
Hommes, les Hommes et
leurs Animaux
Donner à voir
Médiuses

Chanson complète
Poésie ininterrompue
Choix de Poèmes
Doubles d'Ombre

JEAN FOLLAIN

Usage du Temps
Exister

MAURICE FOMBEURE

Arentelles
A dos d'Oiseau
Aux Créneaux de la Pluie

ROBERT GANZO

Poèmes
Langage

MAX JACOB

Visions infernales
Derniers Poèmes en Vers
et en Prose

FRANCIS JAMMES

De tout Temps à jamais
Dieu, l'Âme et le Sentiment

LOUIS ROCHÉ

Si proche et lointaine

JULES ROMAINS

La Vie unanime
Le Voyage des Amants
Odes et Prières
Chants des dix Années

JULES SUPERVIELLE

Gravitations
Les Amis inconnus
Saisir
Le Forçat innocent
La Fable du Monde
1939-1945

LOUISE DE VILMORIN

Fiançailles pour rire
Le Sable du Sablier

CHARLES VILDRAC

Chants du Désespéré (1914-
1920)